

Recueil de poèmes

# Cendres & Soupirs

par  
*Alexandre Le Mercier*

Éditions HOME

# *Cendres & Soupirs*

*Recueil de poèmes*

Alexandre Le Mercier

*à Anny, à Marie, et à toutes celles qui me portent, tous ceux qui me supportent.*

*« Car c'est par l'écriture toujours qu'on pénètre le mieux les gens. La parole éblouit et trompe parce qu'elle est mimée par le visage, parce qu'on la voit sortir des lèvres et que les lèvres plaisent et les yeux séduisent. Mais les mots noirs, sur du papier blanc, c'est l'âme toute nue. »*

- Guy de Maupassant

*« Est poète qui rompt l'accoutumance. »*

- Saint-John Perse

## Avant-propos

*Ce recueil est né d'une conviction simple : la poésie n'a pas à choisir entre la beauté et la réalité. Elle peut être les deux à la fois — ou ni l'un ni l'autre — mais elle ne peut pas mentir.*

Ces quelques poèmes construits pour la plupart en dehors des commodités linguistiques, des sentiers battus de la versification avec ses règles de forme contraignantes et des vétilles de grammaire, ont été écrits dans l'unique ambition d'aller au-delà du carcan traditionnel de l'art poétique, afin de livrer, avec la forme la plus vraie, la plus simple et la plus dénudée des écritures ces sanglots, ces soupirs et ces lamentations qui fâchent l'âme et la rendent aigrie lorsqu'ils ne sont pas exactement nommés, d'autant plus que «*mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde*», écrivait Albert CAMUS.

Je ne me veux pas un écrivain engagé ni un poète assidu. Mon écriture représente ici, dans tout ce qu'elle a d'habile ou de malhabile, le sujet de mes rencontres amoureuses, mes expériences de peine et de joie, mes luttes intérieures, mes fréquents soliloques, mes regrets et mes espérances. Il serait alors fort peu cohérent de blâmer un homme qui tente tant bien que mal de mettre des mots sur ce que ressentent ceux qui sont dénués de parole ou du moins inaptes à l'exercice de l'intellect et du verbe en particulier.

En écrivant ces lignes mal habillées dont certaines relèvent d'un temps où je ne pouvais encore joindre la somptuosité de la plume à la dextérité de ma main, mon âme se soustrait du tourment de la conscience qui naît de l'inutilité des dons que le ciel m'a gracieusement départis; c'est le plus cruel de tous. Il vaudrait presque autant que je ne fus pas né. Je fais donc valoir cet art tant que je peux et comme je le peux. Vous excuserez donc les bévues contenues dans ces paragraphes, ces strophes désinvoltes et ces vers apparemment confus mais dont le sens ne peut être saisi que par une lecture attentive et une méditation consciencieuse.

Ce recueil est un brassage de textes écrits isolément au fil du temps ; ils ne sont pas forcément liés si ce n'est thématiquement regroupés. Mon intelligence a voulu les ranger en quatre (4) parties. La première explore la chair et le désir, sans pudeur mais sans vulgarité, dans la tradition chère à un homme dont je suis la géniture de par notre filiation littéraire : Baudelaire, qui savait que la beauté érotique est une forme de métaphysique. La deuxième s'aventure dans les territoires d'une philosophie personnelle de l'amour et du chagrin, dans l'élan mélancolique et lucide d'une âme singulière aux pensées dirait-on condamnables. La troisième, regarde le monde en face, se prêtant au réalisme concret, à ce que la poésie traditionnelle se vouait à condamner, maudire ou applaudir avec les mêmes contours et détours lexicaux à travers des sujets divers de pauvreté, de violence, de regret etc.

La quatrième enfin, offrira au lecteur un cadre plus propice pour s'affilier à l'âme de l'auteur. Car les proses variées qui la constituent sont la manifestation de ce qu'il a voulu intituler **CENDRES ET SOUPIRS**.

*Lisez dans l'ordre ou au hasard. Revenez aux poèmes qui vous font mal. C'est signe qu'ils disent quelque chose de vrai.*

# **I.CHAIR ET FLAMME**

## **La Nudité du soir**

Tu te dévêts lentement, comme on ôte une peau de soie,  
Et le soir sur ta chair dépose ses doigts d'ambre et d'or ;  
Ta robe tombe — bruissement de secret — sur le sol encore chaud,  
Et moi je te regarde, naufragé dans ta joie.

Tes épaules sont deux collines que le désir habite,  
Ton ventre, une plaine où les rivières de mes mains iront ;  
Chaque courbe de toi est une question que je réponds,  
Chaque ombre, un mystère que ma bouche décrypte.

Ô chair ! tu es la seule vérité que je sache —  
Le reste n'est que fumée, philosophie, cendre et glace.

Viens, o nuit ! Le monde peut bien se taire.  
Je serai ton esclave et ton roi, ton ombre et ta lumière,  
Et nous brûlerons ensemble d'une flamme si pure  
Qu'au matin il n'en restera qu'une douce blessure.

## Ballade pour J.

Tu es la rivière qui traverse mes os,  
l'embrasement lent sous la peau des soirs —  
Je bois ton ombre comme on boit l'aurore,  
les lèvres chargées d'un impossible vouloir,  
Et dans le creux de ta paume je deviens  
la cendre heureuse d'un feu qui se souvient.

Ton regard est une forêt que je traverse  
sans carte, sans boussole, les yeux ouverts —  
Chaque souffle que tu poses sur ma nuque  
est une fleur qui éclot dans l'univers,  
Et je m'égare avec une joie si pure  
que même le silence a le goût de l'azur.

Parfois aimer, c'est porter l'autre comme un ciel,  
c'est se laisser traverser par sa lumière —  
Tu es la parole que je n'ai pas dite,  
le poème caché derrière ma paupière,  
Et dans l'espace étroit entre deux battements,  
je vis une vie entière à chaque instant.

# **L'Odeur de ta peau**

*Poème en prose*

Il est des parfums qui sont des mémoires. Le tien est une histoire entière — violette ou cannelle, et quelque chose d'indéfinissable comme la pluie sur la terre chaude, comme le pain du dimanche.

Je plonge mon visage dans tes seins et je disparaïs. Je deviens ce parfum. Je deviens toi. Il n'y a plus de frontières entre ta chair et ma pensée, entre ton souffle et ma raison.

Les hommes cherchent Dieu dans les cathédrales. Moi, je te cherche. Et quand je t'ai trouvée, je n'ai plus besoin de rien d'autre

## Ode à la volupté

Je farfouille ton corps ainsi qu'un explorateur fou —  
Chaque recoin de ta chair nue est une île, chaque veine un fleuve,  
Et ta bouche est ce port où mes lèvres reviennent,  
Brisées, tremblantes, assoiffées, naufrageuses de ta beauté.

Tes hanches sont des promesses tenues dans l'obscurité,  
Tes mains, des questions posées sur mon visage défait ;  
Quand tu me touches, je comprends enfin pourquoi les poètes  
ont voué leur existence à chercher les bons mots.

Ce n'est pas le corps qu'ils cherchaient — c'est ceci :  
l'instant précis où nous cessons d'être toi et moi,  
Où nous ne sommes plus que le désir lui-même,  
animal pur, brûlant, sans honte et sans mémoire.

## Trois semaines de fièvre

*à ma belle amie, Lis H.*

Trois semaines à brûler, fiévreux, dans ton regard,  
Ton souffle sur ma peau dessinait des promesses,  
Nos escapades amoureuses avaient le goût des ardeurs en caresse,  
Et chaque crépuscule en toi rallumait mon hasard.

Sous la pluie du désir, nos corps prenaient la mer,  
La chair, douce houle où nos voix se noyaient,  
Les draps, vastes flots où nos songes ployaient,  
Et ton rire éclatait comme un éclair.

Je garde en mes doigts l’empreinte de ta hanche,  
Et le sel de ta peau sur ma langue encore,  
Ton nom s’y dépose, souvenir qui mord,  
Ombre tiède au matin, caresse qui s’épanche.

Puis vint le temps du vide, et pourtant rien ne meurt :  
Nos gestes, nos soupirs, se sont faits mémoire,  
Dans le lit de l’oubli dort encore ton miroir,  
Et nos trois semaines brillent d’un éternel cœur.

*Extrait de la Nouvelle, **Une Femme, mon amie...** Parue en  
novembre 2025*

## **Litanie du plaisir**

Béni soit ton silence quand tu te donnes,  
Béni soit ton souffle haché comme une prière,  
Béni soit l'arc de ton dos quand tu chavires,  
Béni soit ce frisson qui naît et qui s'abandonne.

Bénie soit la nuit qui nous rend invisibles,  
Bénie soit la chaleur de tes cuisses contre moi,  
Bénie soit cette perte, ce naufrage, cette loi  
Du corps qui dit enfin ce que l'âme est incapable.

Béni soit ce moment suspendu entre deux souffles,  
Où le monde s'arrête et où rien n'existe plus  
Que toi, que moi, que nous — ce feu qui se consume.

## **Après**

Après l'amour, le silence est une langue étrange.  
Ton corps contre le mien est une phrase achevée.

Je t'écoute respirer. C'est tout. Je suis guéri.  
Le monde peut recommencer — plus lentement, plus doux.

Ta main dans ma main : archipel de chair et de paix.  
Voilà ce que les philosophes ont peut-être oublié de dire.

## **Vénus de plâtre**

*Sonnet*

Tu n'es pas froide comme la Vénus dans son musée,  
Ni parfaite, ni lisse, ni figée dans sa pose blanche ;  
Tu es vivante — et c'est mieux — tes lèvres qui penchent,  
Tes yeux mi-clos, ta gorge offerte et à demi brisée.

Le marbre ne connaît pas la sueur, ni la fièvre,  
Ni ce tremblement doux qui court sur une peau aimée ;  
La beauté des musées est belle, mais elle est fermée —  
La tienne est rose, une blessure ouverte des lèvres.

Sois belle à ta façon — brûlée, aimante, errante —  
Et je serai l'artiste qui n'a qu'un seul théâtre :  
Ton corps, ma cathédrale, mon unique croyance,  
Mon œuvre la plus vraie, ma seule délivrance.

## La Chambre

Cette chambre a tout vu — nos cris, nos abandons,  
Les matins maladroits et les nuits sans raison ;  
Elle a recueilli nos souffles, nos larmes mêlées,  
Le silence d'après, si lourd et si doré.

Les murs ont gardé l'empreinte de notre chaleur —  
Et quand tu seras loin, je reviendrai ici,  
M'allonger sur ce lit qui ne sentira plus rien,  
Et faire semblant que tu n'es pas partie.

## **Les Amants du dimanche**

Nous nous retrouvons le dimanche, comme des voleurs.  
Un appartement neutre, une heure, peut-être deux ;  
Nous n'avons pas le temps d'être tendres, ni peureux,  
Nous n'avons que le temps d'être vrais, d'être heureux.

Le monde s'arrête au coin de cette rue grise.  
Derrière cette porte, nous n'avons plus d'histoire,  
Plus de rôle à jouer, plus de masque, plus de gloire.  
Juste ton corps, le mien, et cette douce crise.

Toujours le lundi arrive fâcheusement trop tôt.  
Nous nous rhabillons comme des gens raisonnables.  
Et nous sortons dans la rue, souriants, coupables,  
Portant le dimanche comme un secret trop beau.

## Revers du désir

*vers libres*

À trois heures du matin, le désir ne ressemble à rien —  
ce n'est plus la beauté, ni la tendresse, ni le rêve.  
C'est autre chose. Quelque chose de plus nu.

Je la regarde dormir et je comprends les vampires,  
leur faim de quelque chose qu'on ne peut pas nommer,  
leur désir de boire à la source même de la vie.

Elle bouge dans son sommeil. Sa bouche s'entrouvre.  
Je n'ose pas la réveiller. Je reste là,  
gardien de sa nuit, brûlant doucement dans le noir.

# Requiem du lendemain

## *Sonnet*

Voici ce qui reste de nous : des draps froissés,  
Une tasse vide, un parfum dans les coussins,  
Quelques mots prononcés à mi-voix au matin,  
Et cette lumière étrange sur nos corps épuisés.

Voici ce qui reste de nous : rien, et pourtant tout,  
Car j'ai eu ton regard à cet instant précis,  
Où la beauté du monde tient dans un seul pays :  
Ton visage contre moi, ce vide si doux.

Prends tout. Laisse-moi rien. Je n'ai besoin de rien.  
Qui a connu cela peut mourir sans se plaindre.

Le désir est une religion sans dieu ni destin —  
Juste ce feu court, juste ce feu qu'on cherche à rejoindre,  
Et ces quelques secondes d'éternité, enfin,  
Où l'on brûle si bien qu'on ne peut plus rien craindre.

## **II. CHAGRIN ET AMOUR**

«Aimer, c'est s'exposer à pleurer.» - *Lamartine*

### **L'amour est un pays sans carte**

*vers libres*

On croit connaître l'amour parce qu'on l'a traversé —  
on a tort. L'amour est un pays qui change de forme  
chaque fois qu'on croit l'avoir compris.

Il y a l'amour de l'aurore, fougueux comme une promesse,  
et puis l'amour du midi, lourd de tout ce qu'on n'a pas dit,  
et puis l'amour du crépuscule — le plus beau, peut-être —  
celui qui sait qu'il s'éteint bientôt et qui continue quand même.

Je t'ai aimée dans les trois. Je t'aime encore dans le quatrième :  
l'amour du souvenir, celui qui ne demande rien en retour,  
celui qui n'a plus besoin de toi pour exister.

C'est le seul amour parfait — parce qu'il est immortel.

## Le bleu de dedans

La tristesse est une couleur que l'on ne voit pas,  
elle teinte l'intérieur des choses et des heures —  
Le repas du midi a soudain moins de goût,  
Les voix familières arrivent de trop loin, de trop peu,  
et le monde entier semble fait d'un seul tissu,  
gris, épais, froissé, qu'on ne peut pas lire.

Elle n'est pas douleur — elle est plus douce et plus longue,  
elle s'installe comme la pluie tombe sur un jardin,  
elle ne casse pas, elle incline et elle penche,  
elle fait du regard quelque chose de lointain —  
on est là sans être là, présent et transparent,  
fantôme de soi-même un peu, quelque temps.

Pourtant la tristesse a ses propres beautés,  
elle creuse en nous des chambres que la joie ignore.  
Elle est sœur du silence et de la profondeur,  
Elle dit que l'on a aimé, que l'on encore  
tient à quelque chose, à quelqu'un, à un passé  
qui refuse de s'éteindre tout à fait.

Et parfois elle se lève comme une brume,  
Laisant derrière elle la terre plus humide et plus vive.  
On reprend la marche, un peu plus lent, un peu plus sage,  
Portant en soi cette douceur furtive  
d'avoir traversé son propre fleuve intérieur  
et d'en être sorti avec un peu plus de cœur.

## Définition du chagrin

*Poème didactique*

Le chagrin, dit-on, est une maladie de l'âme.  
Le médecin vous prescrit du temps, du mouvement,  
De la distraction, beaucoup d'évitement ;  
Mais le chagrin n'écoute pas, il est sa propre flamme.

Le chagrin est le philosophe le plus honnête.  
Il vous dit ce que vous refusiez d'entendre :  
Que vous avez aimé, que vous êtes fait de cendre,  
Que rien n'est éternel, et que la perte est honnête.

Alors soignez le chagrin — mais pas trop vite, pas trop fort ;  
Laissez-le parler, laissez-le faire son œuvre sombre ;

Car c'est lui qui grave dans votre chair le souvenir,  
C'est lui qui fait du passé quelque chose qui peut survivre,  
Et l'homme qui n'a jamais souffert n'a jamais su vivre ;  
Il a traversé la vie comme un rêve sans avenir.

## Le grand passage

La mort est une porte que l'existence nous a choisie,  
Un couloir que l'on devine sans en voir le fond —  
elle marche à nos côtés depuis le premier souffle,  
Compagne discrète au timbre si profond,  
Qui pose parfois sa main sur notre épaule  
pour nous rappeler que rien ici ne se déroule

Sans fin, sans terme, sans ce bord secret  
où la lumière du monde tourne le dos —  
Et pourtant elle n'est peut-être qu'une autre naissance,  
un retour à ce silence d'avant les mots,  
cette obscurité chaude d'où nous sommes venus,  
avant que le cri de vivre nous ait retenus.

Je pense à ceux qui sont partis en pleine phrase,  
Au milieu d'une pensée, d'un rire inachevé.  
La vie les a quittés comme on pose un verre,  
Sans bruit, sans protocole, sans avoir trouvé  
les mots pour dire au revoir à ceux qui restent  
avec dans les mains le vide que le trépas atteste.

Mais mourir c'est peut-être aussi se répandre,  
Devenir la lumière dans les yeux des enfants,  
le parfum d'une vieille lettre, le son d'un nom  
prononcé encore dans un souffle tremblant —  
Personne ne disparaît complètement du monde,  
tant que quelqu'un quelque part s'en souvient et fond.

## **Le Paradoxe du cœur**

*Dialogue philosophique*

- Pourquoi aimons-nous ce qui nous détruit ?
- Parce que la destruction est une forme de naissance.
- Pourquoi désirons-nous ce qu'on ne peut pas tenir ?
- Parce que la distance invente une valeur que la présence ne connaît pas.

- Alors l'amour est une illusion ?
- Non. L'illusion est une forme d'amour.
- Est-ce que le chagrin finit ?
- Il ne finit pas. Il change de nom.

Il devient nostalgie. Puis souvenir. Puis tendresse.  
Puis une vieille douleur qu'on porte sans y penser,  
Comme on porte une cicatrice sur une joue effleurée,  
Un témoin muet de l'amour et de sa largesse.

## **Rive gauche**

*Élégie amoureuse*

Ô toi qui n'es plus là — ou bien que je n'atteins plus.  
Il y a une rive entre nous que je ne peux traverser :  
Non pas la mort, mais pire encore — l'indifférence,  
Ce fleuve froid qui coule entre deux anciens élus.

Je me souviens de toi comme on se souvient d'une saison,  
Avec la précision des choses que l'on sait perdues,  
Le goût exact du premier mois, les phrases entendues,  
Et ce vertige qui était ma seule religion.

L'amour est une île — on ne sait pas qu'on y vit  
Avant que la mer la recouvre et qu'il soit trop tard.

Alors on nage. On cherche un bord. On perd pied.  
Et on s'échoue quelque part, plus sage et plus brisé,  
Avec dans la bouche le goût saumâtre de la traversée,  
Et dans le cœur quelque chose qu'on ne peut plus crier.

## **L'école de l'amour**

*Poème gnomique en distiques*

L'amour enseigne l'humilité — car l'autre est toujours plus grand que soi.

L'amour enseigne le silence — car les vrais mots n'ont pas de voix.

L'amour enseigne la mort — car chaque séparation en est une.

L'amour enseigne la naissance — car chaque rencontre refait le monde à neuf.

L'amour enseigne le courage — car il faut oser être vu.

L'amour enseigne la lâcheté — car parfois on fuit ce qu'on a voulu.

Et le chagrin ? Le chagrin enseigne la vérité nue.

Il dit : tu as existé. Tu as aimé. Tu as été vaincu.

**Et c'est assez. C'est même beaucoup. C'est presque tout.**

## Aimer juste

Pour aimer juste, il faudrait ne rien attendre —  
Ni retour, ni réciprocité, ni avenir ;  
Aimer comme on allume un feu : pour voir brûler,  
Non pour se chauffer, non pour s'en souvenir.

Pour aimer juste, il faudrait être libre —  
Libre de partir, donc libre de rester ;  
Libre de ne rien promettre, donc de tout donner.  
Mais nous ne sommes pas libres. Et c'est peut-être bien ainsi.

**Car c'est notre prison qui fait notre poésie.**  
**C'est notre manque qui donne à l'amour son prix.**

## **Fugit Amor**

*Vers libres*

L'amour s'en va comme un oiseau qu'on n'a jamais tenu.  
On croit l'avoir dans la main, et on n'a que le vent.  
On croit le connaître, et il change à chaque saison.  
On croit l'avoir perdu, et il revient sous une autre forme.

Le chagrin dure exactement le temps qu'on lui accorde,  
Ni plus ni moins. C'est nous qui tenons la longe.  
Certains la tiennent des années, par fidélité, par orgueil,  
Par peur de ce qui viendrait si on lâchait enfin.

Lâche. Le ciel ne tombera pas. Le monde tiendra.  
Et dans la place vide laissée par ce que tu pleurais,  
Quelque chose de nouveau se glissera doucement —  
Peut-être pas meilleur. Mais différent. Et c'est assez.

## **La violence de l'adieu**

*à celle qui a claqué la porte, Sara*

Tu as jeté nos instants d'amour à la face de la nuit,  
Tes mots tranchaient ma peau comme de vieux tessons.  
Je t'ai laissé crier, las, car je l'avais bien lui,  
ce silence qui creuse et ces longs abandons.  
Je pleure non de toi, mais de l'homme que j'étais,  
celui qui méritait ta colère et la portait.

## **Douce mélancolie**

*Complainte verlainienne*

«Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville.»  
Cette langueur monotone et cette pluie grise,  
Ce frisson de l'âme qui ne sait plus à quoi se prendre,  
Ce vide qui sonne creux là où elle résidait.

Je ne sais pas si je l'aime encore ou si je pleure  
La personne que j'étais quand elle était là,  
Car perdre l'amour, c'est aussi se perdre soi-même,  
Devenir étranger à son propre regard.

Guérissez-moi, ô nuit ! Guérissez-moi, ô pluie !  
Lavez ce visage que je ne reconnais plus.  
Et quand le matin viendra, pale et neuf et nu,  
Laissez-moi recommencer à m'appeler : je vis.

## Épitaphe des amants

Ci-gît un amour né en juillet, mort en décembre,  
Qui aima trop vite et qui dura trop peu.

Il fut beau. Il fut vrai. Il fut cruel comme toutes les vraies amours.  
Il laisse derrière lui deux cœurs plus sages,  
Deux âmes qui savent maintenant ce que voulait dire : pour toujours.

Nul regret. Nulle honte. Nulle résurrection.  
Seulement ce marbre froid sur lequel on vient poser,  
De temps en temps, une fleur ou une question.

## **Nous nous sommes éconduits**

*à la rupture consensuelle, presque un accord de paix, **Anna***

Nous avons mis nos mains à plat sur notre amour  
Comme deux chirurgiens devant un cœur épuisé —  
nous savions qu'il n'y aurait pas de possible retour,  
Et nous avons signé la fin sans nous blesser.

Cette sagesse-là me pèse plus qu'un scandale,  
Plus qu'une porte close ou qu'un cri dans la nuit —  
car nous avons tué quelque chose d'immoral  
avec des mots polis, et j'en suis anéanti.

## **Au Revoir**

*À celle qui m'a rendu ma liberté sans colère, **Amylsey***

Tu as posé nos nuits sur la table comme on range  
des fleurs sèches dans un livre — avec tant de douceur  
que je n'ai pas pleuré. Tu souriais, étrange  
beauté qui sait céder sans meurtrir aucun cœur.

J'aurais voulu souffrir, pour que ce soit réel,  
pour que ton départ pèse autant que ton désir.  
Mais tu m'as laissé libre, et ce congé si bel  
me hante encore, plus lourd que n'importe quel soupir.

## **Mea Culpa, ma brunette**

*À celle que j'ai fuie sans raison, **Dheltcia***

Pardonne-moi d'avoir aimé ta chair comme un voyage  
dont on rentre un soir, les mains vides, et le cœur las.  
Je n'ai pas su tenir ce que j'avais en partage,  
ta grâce trop profonde et tes bras qui me liaient bas.

Je t'offrais des serments comme on offre des mensonges  
qu'on croit vrais sur le moment, dans la chaleur du lit,  
Et je partais au soir, emportant mes vieux songes,  
Te laissant seule avec le silence qui s'élit.

Je fais pénitence ici dans les mots que j'égrène,  
non pour te récupérer — tu mérites bien mieux —  
mais pour dire à voix haute que j'ai fait de la peine  
à une femme rare, à qui je fermais les yeux.

## **Le doux parfum du regret**

*à celle que je n'ai jamais vraiment lâchée, **Helena Déborah***

Ton odeur vit encore dans l'écharpe que j'ai gardée,  
Comme un fantôme doux qui refuse de partir.  
J'ai mal, non de ton absence, mais d'avoir cédé  
à l'appel du désert quand tu m'offrais l'avenir.  
Je chante mes regrets sur un mode pénitent :  
j'aurais dû rester sage, j'aurais dû être mieux qu'avant.

## **Les larmes que je n'ai pas versées**

*à celle qui pleurerait pour deux, **Kimy Erica***

C'est toi qui pleurais toujours — moi je restais de marbre,  
fier de ma sécheresse, de mon stoïcisme froid.  
Tu m'offrais tes sanglots comme on offre de l'encre  
pour signer des aveux que je ne lisais pas.

Aujourd'hui c'est moi seul qui verse ces larmes lentes,  
dans la nuit qui me rend tout ce que j'ai bravé.  
je comprends à présent la douleur de ceux qui attendent  
un signe de tendresse qu'on ne sait plus donner.

Pardonne-moi d'avoir été l'homme de pierre  
devant tes yeux mouillés de tout ce qui comptait,  
Je fais pénitence tard, maladroitement, en prière,  
Pour les larmes que j'aurais dû pleurer à tes côtés.

## **Corps mémorisés**

*à celles que j'ai aimées, mes passantes*

Je vous ai aimées comme on aime les saisons,  
passionnément, sans retenue, avec tout mon être —  
Vos corps étaient des tribunes, vos nuits mes oraisons,  
et j'ai cru que l'amour était ce qu'on veut paraître.

Chacune a laissé en moi une marque secrète,  
Le galbe d'une épaule, une façon de rire —  
je n'oublie rien, voilà ma honte la plus nette,  
J'ai tout gardé de vous sans savoir vous retenir.

Alors je me lamente, non par jeu ni posture,  
Mais parce que le deuil d'un amour est une prière —  
et moi, j'ai trop souvent laissé la déchirure  
Sans même l'habiller d'un seul mot de lumière.

## **Pour ma mère**

*vers libres*

Tu t'en es allée un après-midi ordinaire.

Dehors, chez les autres, tout était pour le bien,

Les oiseaux chantaient à plein gosier, inconscients,

Et le monde continuait sa fantaisie, comme une mission.

Je ne savais pas que l'on pouvait avoir aussi froid

Sans neige, sans hiver, en plein mois de décembre radieux ;

Je ne savais pas qu'un seul coup de téléphone

Pouvait partager une vie en avant et en après.

Tu m'as appris le vin, les liqueurs, les étoiles,

La patience des douleurs, le courage de rire, de pleurer aussi ;

Et maintenant j'apprends, sans toi, ce que tu n'as su m'apprendre :

Que l'on peut survivre à l'impensable mais non sans en avoir mal.

## Ce que tu as laissé, maman

Tu es partie sans prévenir le monde,  
comme si partir était une chose ordinaire.  
Et moi je suis restée avec tes mains dans les miennes,  
tes mains qui savaient tout, tes mains lumineuses,  
tes mains qui ont su faire du pain et des blessures,  
tes mains où j'ai appris la chaleur et l'armure.

Tu portais en toi un monde que je ne connaissais pas,  
Une jeunesse cachée, des désirs non dits.  
Tu étais une femme avant d'être une mère,  
et c'est cette femme-là que je cherche aujourd'hui  
dans le fond de tes tiroirs, dans l'odeur de ta robe,  
dans la façon dont le soir, maintenant, me dérobe.

Ton deuil n'est pas la fin, c'est l'apprentissage  
d'un monde où ton prénom n'appelle plus de réponse.  
C'est mettre la table pour un de moins,  
C'est un silence au téléphone, une annonce  
que le silence fait chaque jour à ma poitrine :  
Tu n'es plus là et pourtant tu n'es jamais loin.

Car tu es dans le sel que je mets dans mes plats,  
dans la façon dont je pleure, dans le ton de ma voix.  
Tu es dans mes mains qui ressemblent aux tiennes,  
Dans l'entêtement tranquille que j'ai parfois,  
Tu es dans tout ce que j'ai appris sans le savoir,  
Dans chaque choix que je fais sans m'en apercevoir.

Tu m'as appris que l'amour ne s'arrête pas à la mort,  
qu'il change de forme, qu'il devient racine et lumière.  
Alors je te porte en moi comme on porte une source,  
Tu coules encore, silencieuse et sincère,  
dans le sang de mes jours, dans la chair de mes nuits,  
Et je suis ton fils encore — pour la vie.

## **Requiem pour Poupina**

*en vers libres*

Tu riais trop fort — tu riais comme quelqu'un qui sait  
Que le temps s'égrène et qu'il faut remplir chaque seconde.  
Je ne savais pas qu'une telle banalité serait pourtant vraie.

Je cherche encore ton nom dans mon téléphone —  
Je ne l'ai pas effacé. Je ne peux pas. Comment ?!  
C'est ma façon à moi de refuser la grammaire du passé.

On dit : elle est partie. On dit : elle nous a quittés.  
Ces métaphores sont gentilles mais elles mentent.  
Tu n'es pas partie. Tu as été brutalement arrachée.  
Il y a une différence, et cette différence contient tout.

Alors je garde ton rire quelque part dans ma poitrine,  
Ce rire trop fort, indécent, vivant comme le tonnerre,  
Et quand le monde me pèse, je l'ouvre comme une fenêtre,  
Et tu entres — et pour une seconde, tout recommence.

### **III.LE MONDE ET MOI**

#### **Acolade de braves**

Il y a des nuits où l'on comprend les pierres —  
Leur mutisme, leur densité, leur refus de tout.  
On voudrait être pierre. Ne rien ressentir du tout.  
Ne pas savoir qu'on souffre. Être bête et sincère.

Le désespoir n'est pas la tristesse — ne vous y trompez pas.  
La tristesse pleure encore. Le désespoir ne pleure plus.  
Il regarde le mur blanc avec des yeux qui n'ont plus  
Ni larmes à donner ni raison de faire un pas.

Si tu lis ceci depuis ce fond brumeux — tu n'es pas seul.  
Même si affaissé, lancinant, avec tes os cassés,  
Reprend ton bagage, continue de vivre là où tu as cessé.  
Quelqu'un avant toi a écrit ces mots dans le noir,

Et il a survécu à sa propre nuit sans espoir,  
Et il a vu le matin, étrange, absurde, réel.  
Attends le matin. Attends juste ça. Rien d'autre.  
Le matin vient toujours, même quand on croit qu'on se noie.

## Tu seras un homme

Les hommes avancent, lourds d'un nom et d'un destin,  
Traçant des routes sans cartes pour guider leurs cœurs,  
Sachant trop bien que nul ne sort vainqueur du temps,  
Mais cherchant malgré tout un sens aux heures qui passent.  
Ils vont, fragiles statues dressées face au vent,  
Priant que leur histoire survive aux jours de cendre.

Chaque matin les hante une question muette :  
qui suis-je, et pourquoi moi ? — refrain d'âme inquiète,  
Un pas en avant, deux reculs dans la brume,  
Et les rêves, ces lanternes, vacillent sous la pluie.  
Ils voudraient des réponses, simples comme la lumière,  
Mais vivent avec des ombres qu'aucun mot ne dissout.

Ils craignent d'être seuls dans un monde sans échos,  
ou d'être entourés sans jamais être compris.  
Ils portent le silence comme d'autres portent l'armure,  
et leur sourire parfois n'est qu'un fragile vernis.  
Dans les miroirs fêlés de leurs propres pensées,  
ils cherchent l'homme vrai, derrière l'homme qu'ils jouent.

Pourtant ils espèrent, et c'est là leur miracle :  
qu'un regard, qu'une main, qu'un souffle d'aube neuve  
leur prouve que la vie n'est pas qu'un cri sans fin.  
Alors, malgré les doutes, ils choisissent d'exister,

d'aimer, d'échouer, de rêver, de recommencer —  
Car l'homme, même blessé, se relève et avance.

# L'épine dorée

*à Vinny, Jude, Stany, Wilson, Annicet, Taliane, Sylver*

« Le courage n'est pas l'absence de peur. » ,  
c'est la peur traversée comme on traverse un fleuve ;  
Les pieds dans le courant, le cœur en hauteur,  
sachant qu'on pourrait couler mais qu'on s'éprouve,  
Qu'au bout de l'eau froide il y a l'autre rive,  
et que seul compte l'acte, non la dérive.

Il y a des courages muets et sans témoins,  
Ceux qui se lèvent le matin malgré tout,  
qui tiennent une main dans la nuit de l'hôpital,  
qui disent la vérité au risque d'un remous.  
Ces courages-là n'ont ni médaille ni fanfare,  
ils brillent dans le creux, comme une vieille phare.

Être courageux c'est aussi laisser entrer  
ce qui fait mal, ce qui grandit en brisant.  
Ne pas fuir dans l'armure ou dans le bruit,  
mais rester là, ouvert et frémissant,

vulnérable comme une fleur après la pluie,  
sachant que c'est ainsi que l'âme s'épanouit.

## **L'Inflexible**

*à mes frères cadets*

Que le vent s'époumone et que l'ombre grandisse,  
Que le sol se dérobe ou que le ciel pâlisse,  
Nous tenons le sillage, le regard droit devant,  
Contre les vagues hautes et les cris du néant.

Ne cédon pas un pouce à la peur qui grignote,  
À ce froid qui s'installe et qui nous dérouté.  
Chaque souffle est une arme, chaque pas un serment,  
Le courage est un phare au milieu du tourment.

Si le monde s'effrite ou s'il veut nous briser,  
C'est dans nos mains unies qu'il faut puiser.  
La flamme est vacillante ? Qu'importe son éclat,  
Tant qu'elle brûle encore, nous ne cédon pas.

## **Les racines d'antan**

*à Alban, Gleen, Hurch, Stoickhov, Christian, Gladman, Yann,  
Julio, Steven, Gloire, Souleyman*

Elle n'éclate pas comme l'amour — elle pousse,  
lentement, par couches, comme les arbres anciens.  
Elle enfonce ses racines dans les années communes,  
Dans les rires partagés et les silences serins,  
Dans les nuits où l'on a pleuré sans tout expliquer  
et où l'autre est resté, simplement, sans chercher.

Il y a des amis qui sont des pays entiers,  
dont on connaît chaque plaine et chaque frontière.  
On peut y revenir après des années d'absence  
et retrouver intacte leur lumière familière,  
Comme si le temps n'avait eu d'emprise sur eux,  
Comme si l'amour fidèle était plus fort et sans creux.

L'ami véritable est celui qui te dit vrai,  
qui ne polit pas ses mots pour plaire ou rassurer.  
Il est le miroir honnête qui montre aussi l'envers,

et c'est dans cette vérité que tu peux te réparer,  
grandir, changer, devenir ce que tu n'osais pas,  
sachant qu'il sera là, quoi qu'il advienne après.

L'amitié est un feu que l'on entretient ensemble,  
qui réclame du bois, du souffle et du retour.  
Elle meurt si on la laisse sans aliment, sans soin.  
Mais nourrie, elle brûle au cœur de chaque jour  
et réchauffe même les cœurs les plus languissants,  
rappelant qu'on n'est jamais seul sous la fissure.

## Juste colère

Je suis en colère — et j'ai raison de l'être,  
Car la colère juste est une forme de dignité ;  
Je ne pleurerai pas là où je dois me battre,  
Je ne sourirai pas là où règne l'iniquité.

On m'a dit : calme-toi, c'est ainsi que le monde va.  
Et j'ai répondu : non. Le monde va comme on le laisse aller.  
On m'a dit : tu n'y changeras rien. J'ai dit : peut-être.  
Mais ma colère, au moins, aura dit la vérité.

Il y a une colère qui brûle et qui détruit.  
Il y a une colère qui éclaire et qui construit.  
Je choisis la seconde. Je la tiens dans mes mains  
Comme une torche dans la nuit — pour montrer le chemin.

## L'espoir se délite

Dans les rues fatiguées où s'égarent les jours,  
Les hommes se réveillent avec des rêves lourds ;  
Le soleil se reflète sur des regards en cage,  
Et l'avenir se perd avant même la page.

La jeunesse en dérive, orpheline d'horizon,  
Traîne sa liberté comme une malédiction ;  
Faute d'école ouverte, faute d'emplois vivants,  
Elle apprend la survie à coups de vents brûlants.

Le chômage est un gouffre où s'enlissent les pas,  
Un désert sans eau claire où nul ne s'ancre vraiment ;  
On promet des emplois, des discours, des combats,  
Mais l'espoir se dissout dans le vent des serments.

Quand la nuit se propage au cœur des avenues,  
Les ombres juvéniles avancent éperdues ;  
À défaut d'autre voie, la lame ou la poussière  
Devient leur seul refrain, leur unique frontière.

Que vaut un pays riche aux entrailles fécondes,  
Si son peuple se meurt au milieu de l'abondance ?  
Le sol porte de l'or, le fer, mais les poches sont vides,  
Et l'injustice règne comme un roi insipide.

Pourtant, sous les décombres, un souffle persiste encore :  
Une force, une voix, un refus de la mort ;  
Car le Congo n'est pas qu'un récit de colère,  
C'est un cœur qui s'obstine à battre contre la terre.

Oui, viendra le matin où l'école et l'usine  
Ouvriront grand les bras à la jeunesse orpheline ;  
Et l'enfant d'aujourd'hui, devenu citoyen,  
Bâtira d'autres lois, d'autres routes, d'autres lendemains.

Alors s'éteindra l'ombre qui ronge la nation,  
Et le pays saura réapprendre son nom ;  
Les armes se tairont, la misère reculera,  
Et la population, debout, enfin renaîtra.

## Le miroir trouble

Peut-être, dit-il, ce troublant miroir  
qui courbe les certitudes comme des roseaux,  
Il s'installe en maître dans les chambres du croire  
et répand sur les vérités de petits ruisseaux  
de questions sans fond, de silences creusés.  
L'âme y cherche son visage, les yeux baissés.

Il y a une noblesse dans le fait de douter,  
une honnêteté que la certitude ne connaît.  
Celui qui hésite encore n'a pas fermé  
les fenêtres de son âme sur ce qui se tait,  
Il reste ouvert, poreux, comme la terre molle  
qui boit la pluie avant que le soleil la console.

Mais le doute prolongé devient un marais,  
on s'y enfonce doucement, sans s'en apercevoir,  
Et les joncs referment leurs bras autour du cou  
de celui qui n'ose plus ni espoir ni pouvoir.  
Alors il faut choisir, même dans l'incertitude,  
avancer en aveugle, avec pour seule étude

La boussole intime, le tremblement du vrai,  
Ce quelque chose en soi qui dit : ici, maintenant.  
Le doute alors devient un outil de lumière,  
Non plus une prison mais un commencement,  
Et l'on marche dans le brouillard avec grâce,  
sachant que douter, c'est déjà chercher sa place.

## **Le monstre**

*en vers libres*

La jalousie est un art laid qu'elle pratique en secret —  
Elle scrute ses textos, imagine ses rires avec d'autres,  
Elle construit des films dans sa tête, des scènes, des théâtres,  
Et se fait du mal avec une précision de chirurgien.

Ce n'est pas lui qu'elle veut posséder —  
C'est la peur elle-même qu'elle veut apprivoiser.  
La jalousie est la preuve qu'elle aime.  
La jalousie est la preuve qu'elle a peur.

Ces deux phrases sont vraies. Ces deux phrases sont des prisons.  
Elle y habite pourtant, avec une mauvaise grâce et un mauvais sourire,  
En attendant d'être assez courageuse pour ouvrir la fenêtre,  
Et laisser entrer l'air — et laisser partir ce monstre qui la dévore.

## **Confession au miroir**

*à moi-même, à défaut de mieux*

Je me repens non pas devant un dieu, mais devant vous :  
femmes que j'ai aimées et laissées sur les chemins.  
Ma contrition n'est pas un spectacle pour les fous,  
Elle est la vérité que je cache dans mes mains.  
Je n'ai pas su aimer sans fuir au moment juste,  
Et c'est ce manque-là qui me rend si peu robuste.

## Mélancolie de l'homme intact

*à toutes celles qui m'ont rendu meilleur en partant, Tania, Samy, Merveille,  
Clara, Chance et Veldrat*

Je ne regrette pas — j'aurais tort de le faire —  
chaque amour vécu m'a sculpté un peu plus vrai,  
Mes ruptures m'ont appris ce que rien ne peut défaire :  
qu'on aime rarement autant qu'on a prétendu aimer.

Je pleure pourtant. Ces larmes ne sont pas de honte,  
elles sont le reflet morose de tout ce qui m'a manqué.  
La nuit où j'aurais dû rester, et ce n'est pas un conte,  
Le matin où j'aurais dû parler avant de m'esquiver.

Vous êtes quelque part, belles et ensoleillées,  
avec d'autres que moi qui méritent ce bonheur.  
Et moi je compte ici mes nuits mal appareillées  
en sachant que c'est bien : j'avais tort sur toute l'heure.

*Ces vers ne cherchent pas l'absolution - seulement à nommer, avec une  
honnêteté tardive, la beauté de ce qui a brûlé.*

## Scène ordinaire

*en vers libres*

Elle n'a pas crié. Et c'est le plus étrange.  
Il l'a frappée comme on fait une chose normale,  
Comme on signe un document ou qu'on ferme une porte,  
Avec cette économie de geste des gens qui ont l'habitude.

Et elle — elle a regardé sur le coté en s'abandonnant,  
Comme si là-bas il y avait quelque chose à voir,  
Un oiseau, peut-être, ou un nuage, ou rien —  
Juste un prétexte pour ne pas être là.

J'ai vu cela. J'aurais dû dire quelque chose.  
Je n'ai rien dit. Et c'est ce dont je ne me pardonne pas.  
Le silence des témoins est la deuxième violence.  
Parfois, elle est pire que la première.

## Les Invisibles

*en vers libres*

Ils nettoient vos bureaux avant que vous arriviez,  
Ils livrent vos colis dans le chaud picotant du midi,  
Ils soignent vos parents, entretiennent vos morts —  
Et vous ne savez même pas leur prénom.

Le monde les appelle des « travailleurs essentiels » —  
C'est le seul moment où on les voit, ce mot bref,  
Ce moment de crise où on se souvient soudain  
Que le monde tient sur les épaules de quelqu'un.  
Puis la crise passe. Et ils redeviennent invisibles.  
Et les discours oublient leur nom, leurs heures, leur dos.

Je leur dédie ces mots — maigre offrande, geste dérisoire.  
Mais peut-être que quelqu'un lira ceci et se souviendra :  
Que la civilisation se mesure à ce qu'elle fait de ses humbles,  
Et non à la hauteur de ses édifices, de ses gratte-ciels.

## Vanité

Tout cela finira. Les villes, les empires,  
Les langues que nous parlons, les dieux que nous construisons,  
Les noms que nous gravons sur nos monuments en pierre.

Et alors ? Et alors — c'est une libération.  
Si rien ne dure, je n'ai plus à être parfait,  
Plus à gagner, plus à prouver, plus à être aimé de tous.

L'impermanence est le cadeau que le temps nous fait.  
Seulement on est trop occupé à pleurer ce qu'on perd  
Pour voir ce qu'on gagne : la légèreté, la grâce de la poussière.

# Le Doux poignard

## *Sonnet*

Elle m'a menti avec ce sourire que j'aimais le plus,  
Ce sourire qui toujours savait trouver les failles ;  
On devrait se méfier des gens dont le sourire vaille  
Plus que leurs yeux — mais j'étais trop confondu.

La trahison est douceuse au début — le miel,  
Puis le fiel s'installe, long, patient, souterrain ;  
Elle creuse des galeries dans ce qu'on croyait sain,  
Et on découvre un matin qu'on ne tient plus sur rien.

Ce matin ma douleur est sans larmes, couleur d'ambre.  
Ni triste ni joyeux — quelque chose entre les deux,  
Comme ces journées ensoleillées, aux fins acres  
Et qui sont belles quand même, et qui font mal un peu.

Je l'efface simplement, ainsi qu'on rature un mot faux ;  
Mais le papier garde sa trace, même sous l'encre noire.  
Donc je la porte en moi comme une cicatrice fidèle,  
Une déchirure que la honte et le temps ont rendu belle.

## **A celle dont les lèvres goûtaient la pluie**

*à Déogracia, où qu'elle soit aujourd'hui*

Tu m'as quitté comme on ferme un livre à mi-chemin,  
sans marque-page, sans mot, sans même un souffle vain.  
Je n'en veux pas à tes mains, ni à ton silence blanc,  
J'en veux à moi qui t'offrais un cœur trop éclatant,  
Trop haut, trop nu, trop avide de ta peau qui tremble.  
Nous étions beaux, je crois, quand nous brûlions ensemble.

## **Hymne**

On peut m'interdire la parole — je penserai.  
On peut brûler mes livres — j'ai tout dans la tête.  
On peut éteindre ma lampe — j'écirai dans le noir.  
On ne peut faire mourir ce qui est déjà mort.

La liberté n'est pas un droit qu'on vous accorde —  
Elle est une chose que l'on décide d'être.  
Elle commence dans le crâne, dans la cage du sternum,  
Avant d'atteindre les rues, les places, les tribunes.

Alors je commence là — par décider de ne pas me taire,  
Refuser la courbure du dos qu'on nous impose et nous enseigne,  
Nommer les choses avec leurs vrais noms, même si ça saigne.  
Car la vérité dite est la seule chose que personne ne peut défaire.

## **...PRIS ISOLEMENT**

### **Sa part de Gloire**

Quand les rimes de l'Adoration s'enchaînent en lumière,  
Les écluses des cieux se tiennent solennellement ouvertes.  
Brisées sont la souffrance et ses chaînes millénaires,  
Verrouillées furent-elles, les portes sont enfin rouvertes.

De ce doux et précieux parfum que le Seigneur inhale,  
De la bouche ardente de Ses serviteurs s'exhale.  
Car c'est l'Amour battant de Ses ailes admirables,  
Car c'est la gloire montant vers notre Seigneur adorable.

Soyez majestueusement adoré, ô Éternel, ô Lumière !  
Digne de Vous, que s'élève l'ascension de cette ritournelle,  
Que notre âme compose avec ferveur, pour l'amour le meilleur,  
Sur la note et le clavier — nulle autre part ailleurs.

## **IV. PROSES VARIEES**

### ***Les Rencontres***

J'en ai rencontré, dans les villes traversées comme on traverse un songe triste, ces femmes qui avaient bientôt prêté bien autre chose que l'oreille. J'en croise, sur mes petits sentiers de culture, des dames qui, pour le plaisir fugace d'un fantasme, offrent leur avenir comme on offre ses secours à un démuné.

J'en rencontre, sur mes instants de balade, ces jeunes dames traînant leurs parures ainsi qu'on traîne un chien en laisse — non pour vivre, mais pour susciter l'admiration et le désir, ces deux idoles creuses devant lesquelles elles sacrifient leur propre substance.

Sur mes instants de cogitation, j'en vois, frémissant d'une douleur que je n'ose nommer, des mères et des épouses bousculant la tempérance, agitant la tranquillité de leur foyer et piétinant sans remords la bonté de leurs enfants au profit de leur seul bien-être, comme si la chair qu'elles avaient enfantée n'était

qu'un accessoire de leur propre roman.

J'en ai salué, dans les rues indifférentes, des filles à la pureté arrachée — violemment, sournoisement — pour satisfaire la libido d'un jeune homme insensé, méprisant la morale et la pudeur avec l'arrogance de celui qui n'a encore rien perdu.

J'en ai vu, des sœurs détruisant leur propre bien-être pour assouvir des sens excités par le néant, n'obtenant par la suite que misère, dénigrement et irrespect — et portant encore, dans leurs yeux éteints, la stupeur de celles qui n'ont pas compris comment elles en sont arrivées là.

J'en côtoie, avec un désagrément que les années n'ont pas émoussé, des pères contraints de délaisser leurs familles pour ne pas avoir à supporter le spectacle de leur propre impuissance. J'en vois d'autres, des pères préparant l'avenir de leurs enfants plutôt que de préparer ces derniers à affronter leur avenir, confondant la générosité avec la lâcheté de ne rien exiger.

J'ai écouté, sur les terrasses de restos où la rumeur du monde se déverse sans pudeur, des gens répétant effrénément que la vie est un combat, mais qui ne sont

pas pour autant des combattants. J'en vois, des hommes se bousculer dans la quête des plaisirs du corps, ignorant avec une obstination presque héroïque que leurs âmes requièrent impérativement des secours.

Des hommes d'église sermonnant que tout est vanité alors qu'ils sont chèrement vêtus et luxueusement logés — portant le livre sacré d'une main et le calcul de leurs intérêts de l'autre, sans même percevoir l'ironie de leur posture. Des jeunes gens astreints à supporter le poids de toutes les espérances d'une famille alors qu'eux-mêmes peinent à survivre

Des étudiants sacrifiant l'essentiel à l'accessoire, l'avenir au présent, la profondeur à l'apparence parce que le système n'est profitable qu'à ceux qui acceptent volontiers de courber l'échine au profit d'une verge tordue, d'un regard pervers et des mains indécates. Le succès n'étant plus l'aboutissement de l'effort mais des dispositions physiologiques, anales et vaginales.

Des dirigeants qui exercent leur autorité pour nuire jusqu'à la sérénité des pauvres gens qui ne demandent que ça — un peu de paix, un peu de justice. Des critiques assignés au silence, dans la crainte de subir le courroux d'un despotique concevant mal que la réalité soit dite à voix haute.

Des rixes entre frères sur les places publiques parce que la vérité a osé exercer ses droits. Des jeunes gens cherchant l'amour pendant que d'autres ne prêchent que pour le mensonge et la trahison ; et les uns et les autres finissant souvent par se ressembler plus qu'ils ne l'auraient voulu.

Des hommes, des femmes et des enfants courbés sous le joug de la paresse, abaissés et s'affaissant sous le poids de la famine, gémissant sous la verge de la misère. Ils prétextent que tout ne peut être fait en un jour et donc ne font rien du tout.

Le destin. Une ligne directrice tracée à l'encre par on-ne-sait-qui, qui doit suivre inéluctablement son cours, foulant à son passage pauvres et riches avec la même indifférence glaciale. Faisant à sa guise courtisanes et grandes dames, servantes et madones, seigneurs et intendants — distribuant les rôles avec une cruauté d'autant plus intolérable qu'elle semble aveugle.

En fin de compte, on aura tout vu et tout entendu.

Des hommes, on en aura tant rencontrés et autant qu'ils furent, tant ils demeurent : pareils à eux-mêmes, réfractaires à toute lumière.

Des femmes, on en aura tellement rencontrées et courtisées que le répit finira par valoir dégoût.

Mais oserait-on dire qu'on aura tout connu et tout supporté ? De qui, de quelle bouche ces dire peuvent-ils se proférer sans que l'orgueil n'en noircisse aussitôt la sincérité ? De quelles poitrines peut battre ce repos — sinon l'épuisement déguisé en sagesse, sinon le silence de celui qui n'a plus la force de crier ?

## ***Bernisse ou le temps de l'insouciance***

J'écris ces lignes depuis l'autre versant de moi-même, celui que tu n'as jamais connu parce que je ne le connaissais pas encore. Je t'écris du fond de cette maturité tardive qui arrive toujours trop tard pour les femmes qu'on a fait souffrir, et juste à temps pour qu'on comprenne enfin l'étendue de ses propres manquements avec une touche de regret accablant.

Tu étais grande, Nissy. Non pas de taille — bien que ta silhouette eût quelque chose de régal dans la manière dont elle traversait une pièce — mais grande par cette intelligence rare qui sait se taire au bon moment et parler juste au moment où le silence deviendrait lâcheté. Tu étais grande de cette grandeur que les hommes jeunes ne savent pas encore mériter.

Moi, j'avais l'arrogance de ceux qui confondent l'audace avec le courage. Je me croyais libre parce que je ne me laissais attacher par rien, et je ne comprenais pas encore que cette prétendue liberté n'était que de la pâte : la peur déguisée en philosophie. Tu me proposais une profondeur, et je te répondais par des surfaces brillantes. Tu m'ouvrais des portes, et moi je regardais ailleurs, distrait par le bruit du dehors, par cette fièvre de vivre vite qui était ma maladie principale.

Je me souviens d'un soir de pleine lune où j'étais arrivé avec un peu de retard, sans explication véritable, l'esprit ailleurs, les yeux plein d'une soirée commencée sans toi. Tu n'avais pas croisé les bras. Tu n'avais pas levé la voix. Tu avais seulement posé tes mains sur ma poitrine avec ce sourire étrange, douloureux et digne à la fois, le sourire de celles qui ont décidé intérieurement que c'était la dernière fois qu'elles attendraient ainsi.

Ce que je n'avais pas compris, c'est que la patience d'une femme n'est pas une réserve infinie. C'est une matière précieuse qui s'épuise à chaque négligence, à chaque absence non justifiée, à chaque regard que l'on pose ailleurs quand elle parle de ce qui lui tient à cœur. Je dilapidais ta patience sans m'en rendre compte, comme on dépense une fortune héritée sans jamais avoir travaillé pour la gagner.

Tu m'avais dit une fois, presque en murmurant, comme si tu te parlais à toi-même : « Tu n'es pas encore arrivé à l'endroit où tu pourras vraiment aimer quelqu'un. » Je t'avais répondu avec une mauvaise foi souriante, je t'avais accusée d'être trop exigeante. Mais tu avais raison. Tu avais une clarté sur moi que je n'avais pas sur moi-même, et c'est peut-être cela aussi qui me faisait fuir : me voir dans tes yeux tel que j'étais réellement.

Quand tu es partie, tu n'as pas claqué la porte. Tu l'as fermée doucement, comme on ferme la porte d'une chambre où quelqu'un dort. Et c'est cette

douceur-là qui m'a suivi le plus longtemps, bien plus que n'importe quelle colère n'aurait pu le faire. Elle me disait que tu m'avais compris, compris jusqu'au bout, y compris dans mon incapacité à être à la hauteur.

Nissy ma belle amie, je ne te demande pas de me pardonner. Je te dis seulement que les hommes arrivent parfois à se souvenir des femmes qu'ils ont déçues avec bien plus d'émotion que de celles qu'ils ont aimées dans la pleine mesure de leurs moyens. Tu fais partie de ces femmes-là. Et cela, je crois, dit tout sur ce que nous aurions pu être si j'avais été un autre homme, ou le même, mais quelques années plus tard.

## ***à Crista, où qu'elle soit, quoi qu'elle fasse***

*Je ne serai jamais à la hauteur de ta plume je le sais, néanmoins, lis-moi avec grâce et tolérance. Car j'ai emprunté une éloquence ordinaire dans un langage balbutiant, semblable à un garnement qui apprend le verbe.*

Il y a une espèce de crime que les hommes commettent sans s'en douter, et qui consiste à prendre la générosité d'une femme pour un droit acquis. Tu étais généreuse, avec une générosité chaude et sans calcul, celle des natures qui donnent parce que c'est leur manière d'exister, pas parce qu'elles attendent un retour. Et moi, dans ma désinvolture d'un homme persuadé que le monde lui devait quelque chose, j'ai pris ce don pour une évidence.

Tu étais rieuse. C'est la première chose que je revois quand je pense à toi : ce rire qui partait vite et sans prévenir, qui illuminait ton visage d'une façon qui rendait les gens autour de toi un peu meilleurs pendant quelques secondes. Tu riais de tout, avec tout le monde, et tu riais aussi de moi, de mes fanfaronnades, de mes certitudes décousues. Ce rire était ta manière d'aimer le monde tel qu'il était, imparfait et lourd, sans jamais cesser d'y croire.

Je n'étais pas cruel. Je veux que tu le saches, si ces mots te parviennent d'une manière ou d'une autre. Je n'étais pas cruel, j'étais simplement étourdi,

distraitement égoïste, préoccupé par une image de moi-même que je construisais à grand bruit pendant que toi, tu construisais quelque chose de silencieux et de réel. Tu construisais un amour véritable. Et moi je passais à côté de ce chantier-là en sifflotant, les mains dans les poches.

Le détail qui ne me quitte pas, après toutes ces années : tu avais une habitude de poser ta tête sur mon épaule dans les moments de calme, sans rien dire, juste pour sentir que tu n'étais pas seule. Et moi, parfois, je me redressais à ce moment-là, sous un prétexte quelconque, parce que je me sentais étouffer par cette proximité qui me chargeait l'âme à chaque séparation.

Le jour où tu m'as demandé si je t'aimais, je t'avais répondu avec cette formule lamentable que les hommes utilisent quand ils n'ont pas encore le courage de leur propre cœur : « Je ne sais pas trop ce que c'est, aimer. » J'avais dit cela avec une espèce de fierté philosophique, comme si le doute était une vertu. Ton visage avait changé imperceptiblement. Pas d'éclat. Juste ce léger affaissement du regard qu'ont les gens quand une déception confirme quelque chose qu'ils pressentaient déjà.

La vérité, que je me cache à peine aujourd'hui, c'est que je t'aimais. À ma manière dégrossie, avec les outils rudimentaires que j'avais alors, je t'aimais. Mais l'amour que j'étais capable de donner était trop peu pour remplir ce que tu

m'offrais. C'est ça, le vrai drame : non pas que je ne t'aimais pas, mais que je n'étais pas encore assez prêt pour aimer à la hauteur de ce que tu étais.

Je ne sais pas ce qu'est ta vie maintenant. Je l'imagine lumineuse, peuplée d'un rire qui n'a pas vieilli, habitée par quelqu'un qui sait poser une main sur ta tête comme si c'était le geste le plus naturel du monde. J'espère que tu as trouvé quelqu'un qui reste quand tu te penches, qui ne se redresse pas, qui comprend que ta générosité n'est pas une dette qu'on lui impose mais un cadeau qu'on reçoit avec gratitude. Tu méritais cela depuis le début.

Cris, je porte ta légèreté comme un reproche doux. Non pas le reproche de ce que tu m'as fait — tu ne m'as rien fait, tu as seulement existé trop bien pour ce que j'étais — mais le reproche silencieux de tout ce que j'aurais pu être si j'avais su accueillir ce que tu m'apportais. Ce reproche-là ne brûle pas. Il éclaire, très doucement, tout ce qui s'est construit en moi depuis.

# Ariana

## *l'incendie que j'ai moi-même éteint*

De toi, Ariana, je garde une image qui revient souvent, toujours la même, comme un tableau qu'on ne peut pas décrocher : tu étais assise sur les gradins d'un amphithéâtre, un stylo à la main, et tu me regardais avec cet air qui mélangeait la curiosité et la pudeur en proportions égales. Je te regardais, tu le savais. Et je pensais — je m'en souviens avec une précision qui me fait mal — je pensais : « Cette femme est trop intense pour moi. »

Comme si l'intensité était un défaut. Comme si brûler était une faiblesse. J'avais peur de tout ce qui dépassait la température que je m'étais fixée comme norme. Tu aimais trop, tu sentais trop fort, tu te donnais sans retenue et cette absence de calcul m'effrayait parce qu'elle me renvoyait à ma propre rétention, à tout ce que je gardais soigneusement en réserve, croyant que la mesure était une forme de sagesse.

Tu avais dix-neuf ans et tu écrivais des lettres. De vraies lettres, à la main, sur du papier que tu parfumais à peine, comme si tu n'osais pas tout à fait te permettre ce geste romantique mais que tu ne pouvais pas t'en empêcher non plus. Je les lisais vite, distrait, comme on lit un message sur un téléphone. Je ne

les relisais jamais. Aujourd'hui je donnerais beaucoup pour en retrouver une seule, pour lire lentement ce que tu avais écrit de moi quand tu me voyais encore comme quelqu'un de bien.

Nous nous sommes déchirés de façon brutale, toi et moi. Il y avait eu cette soirée où j'avais été odieux sans raison valable, avec cette fougue déplacée des jeunes hommes qui ne savent pas gérer leurs propres contradictions et qui les déversent sur ceux qui les aiment. J'avais dit des choses nettes et fausses, des choses qui sonnaient comme des vérités parce que je les disais avec assurance, mais qui n'étaient que de la colère habillée en jugement. Tu étais partie cette nuit-là sans te retourner, et ton silence du lendemain avait été la seule réponse digne de ce que j'avais fait.

Ce que j'ai compris longtemps après, c'est que ton intensité n'était pas un excès. C'était une forme de courage. Aimer pleinement quand on a vingt ans, sans s'en protéger, sans établir des distances de sécurité, c'est un acte de bravoure que je n'étais pas capable d'accomplir et que je n'étais pas non plus capable d'apprécier. Je te reprochais ce dont j'aurais dû te remercier.

Il y a une cruauté particulière à éteindre quelqu'un qui brûle. À dire à une flamme qu'elle est trop chaude, trop visible, trop elle-même. J'ai fait cela ma chérie. Avec des gestes, avec des silences, avec cette façon que j'avais de

minimiser ce que tu ressentais comme si l'intensité de tes émotions était une exagération dont tu devais t'excuser. Je voulais que tu brûles moins fort pour que je me sente moins mis en cause par ta lumière.

La honte que j'éprouve en écrivant cela n'est pas une pose littéraire. Elle est réelle, sourde, logée quelque part dans ma poitrine comme un nœud que les années n'ont pas complètement défait. On ne répare pas ce genre de chose. On apprend juste à le porter autrement, avec un peu moins de dénégation et un peu plus de responsabilité assumée.

Ma chère, si tu lisais ces mots — et tu ne les liras pas, je le sais, c'est peut-être pour cela que je peux les écrire — je voudrais que tu saches que l'incendie que j'ai éteint en toi, ou du moins essayé d'éteindre, était le plus beau que j'aie jamais approché. Et que si aujourd'hui il brûle encore quelque part, dans une vie que tu as construite loin de moi, sans moi, mieux sans moi, alors c'est que le feu était plus fort que mon incapacité à le recevoir. Et ça, au moins, ça me console un peu.

**Ces mots sont des témoins tardifs de ce que j'aurais dû voir à temps.**

**Ils valent ce que valent les aveux : moins que les actes, plus que le silence.**

## **Au Lecteur**

J'ai voulu dire la chair — sans honte et sans ornement.

J'ai voulu dire l'amour — avec ses dents et ses blessures.

J'ai voulu dire le monde — en colère et doucement.

J'ai voulu dire la mort — sans lui mentir ni lui plaire.

Je n'ai pas toujours trouvé le mot exact.

Le langage est une cage assez grande pour qu'on se croie libre.

Mais entre les barreaux, quelquefois, quelque chose passe :

Un souffle, une vérité, un cri tenu dans un chuchotement.

Et si ces pages t'ont touché — quelque part, une fois,

alors ce livre a rempli sa seule mission :

te rappeler que tu n'es pas seul dans ta nuit,

que quelqu'un, avant toi, a mis des mots sur ce que tu ressens.

C'est cela, la poésie : non pas tout dire,

Mais choisir le seul mot qui fait qu'on n'a plus besoin des autres.

***Alexandre Le Mercier***

— *Fin* —